

Chansons des nids et des berceaux



Andr Lemoyne

1896

L'auteur

Andr Lemoyne



Camille-André Lemoyne, né à Saint-Jean-d'Angély le 27 novembre 1822 et mort 28 février 1907 dans cette même ville, est un poète et romancier français.

À Auguste Pointelin

Dans un siècle de fer, de houille et de vapeur,
La vie est rude, hélas ! pour le paysagiste.
Si la gloire est souvent un mirage trompeur,
La foi ne s'éteint pas dans un vrai cœur d'artiste.

Par toutes les saisons et sur tous les chemins,
Avec tes gros souliers à semelles ferrées,
Tu t'en vas, sac au dos, loin des regards humains,
Voir s'éveiller les fleurs des berges ignorées.

Sur les coteaux pierreux, sous les joncs des marais,
Tu sais vivre au grand air de la franche nature,
Et, dans le demi-jour des antiques forêts,
De magiques lueurs éclairent ta peinture.

Libre comme l'oiseau, sans t'égarer trop loin,
Ainsi que Bonington, Constable et le vieux Crôme,
Tu fais un champ de blé, de trèfle ou de sainfoin,
Une mare qui dort, un simple toit de chaume ;

Et si Jacques Ruisdael, le maître d'autrefois,
Au soleil des vivants se réchauffait encore,
Son regard aimeraît les grands ciels que tu vois
Dans le calme des soirs et les réveils d'aurore.

Amours d'oiseaux

À Philippe Gille.

I.

Deux ramiers voyageurs, emperlés de rosée,
Ont abattu leur vol au bord de ma croisée
Ouverte à l'orient... Je les ai reconnus,
Car chez moi, l'an passé, tous deux étaient venus.

Ces deux beaux pèlerins m'arrivent de Bohême,
À l'époque où fleurit le petit maïanthème,
Et dans les bras noueux de mon grand châtaignier
Bercent leur nid d'amour comme au printemps dernier.

Dans leur farouche instinct de liberté sauvage,
Trop fiers pour jamais vivre en honteux esclavage,
Ils reviennent pourtant sous mon toit familier,
La queue en éventail et gonflant leur collier.

S'ils ont pris le chemin de ma haute fenêtre,
C'est qu'un coup d'œil d'oiseau suffit pour me connaître,
C'est qu'ils sont là chez eux, que tout leur est permis ;
C'est qu'ils n'ont trouvé là que des regards amis.

L'amoureux au col blanc profondément salue
L'heureuse bien-aimée, avec grâce évolue
Et, roucoulant près d'elle, en fait dix fois le tour,
Comme la croyant sourde à ses phrases d'amour.

Riche de souvenirs, le cœur chaud d'espérances,
Multipliant très bas ses graves réverences,
S'il la voit, comme en rêve, ouvrant des yeux troublés,
Dans un rapide éclair tous ses vœux sont comblés.

II.

Ne s'inquiétant pas de moi, qui les regarde,
Ils m'ont dit sans parler : « Ami, que Dieu te garde,
Après ton âge mûr, de vivre trop longtemps.
Nous restons dans nos bois au plus quinze ou vingt ans ;

« Quand nous cessons d'aimer, à quoi bon nous survivre ?
N'attends pas la saison des vents froids et du givre
Pour t'en aller dormir sous les hauts gazons verts,
Car plus tard, sans amour, tristes sont les hivers.

Après

À Joseph Bertrand.

Quand un ardent soleil s'éleva de la plaine,
Tous les glorieux morts n'étaient pas enterrés :
Habits galonnés d'or et capotes de laine
S'éaltaient par lambeaux richement éclairés.

Plus rien ne remuait dans la chaude lumière.
Pas un tressaillement aux baisers du soleil.
L'œil ouvert, mais éteint, ou fermant la paupière,
Tous étaient endormis de leur dernier sommeil.

Petits blonds de vingt ans, vieux à moustache grise,
Conscrits et généraux, pêle-mêle étendus,
Sur le champ mortuaire où chacun fraternise,
Côte à côte gisaient dans les rangs confondus.

Héroïques d'entrain et de sauvagerie,
La veille, triomphants ou vaincus tour à tour,
Ils s'étaient bien rués à la grande tuerie
Dans le rude combat qui dura tout un jour.

Jamais le pur soleil, naissant au pied des ormes,
Ne vit pareil désastre entre deux camps rivaux,
Tant d'arbres abattus sur les débris informes,
Dans cet écrasement d'hommes et de chevaux.

Les vaillants avaient-ils déployé leurs bannières
Pour l'intérêt d'un peuple ou la cause d'un roi,
Pour un humble ruisseau limitant les frontières ?
Les chroniqueurs du temps n'ont jamais dit pourquoi.

Et Jeanne d'Arc, la bonne et pieuse Lorraine,
Qui, sur un cheval blanc, lancée à corps perdu,
De la Patrie en deuil jadis fut la marraine,
Eût pris en grand'pitié tout le sang répandu.

Aquarelle d'éventail

À madame Hector Calot.

I.

À mi-juin, quand les fruits rougissent dans nos bois,
Pour le bec des oiseaux quand la cerise est mûre,
Le beau loriot chante — on reconnaît sa voix —
Comme un ruisseau jaseur qui rit de son murmure.

Vers la Saint-Jean d'été, le bleu martin-pêcheur,
Secouant de son aile émeraude et turquoise,
Eblouit en passant le robuste faucheur
Abattant ses andains sur les berges de l'Oise ;

Et, par un chaud soleil, de riches papillons
Nouvellement éclos dans nos grandes prairies,
Se croisent follement en légers tourbillons
Sur les bouquets mouvants des luzernes fleuries.

II.

Mais un bruit cadencé, cliquetis de battoir,
Fait écho sur la rive... une fillette blonde,
Aux cheveux dénoués, belle sans le savoir,
Bat son linge en riant sur l'eau claire et profonde.

Quel âge ?... Elle a compté peut-être dix printemps,
Vu dix fois revenir à son toit l'hirondelle...
J'oublie oiseaux chanteurs, papillons éclatants,
Et les prés et les bois, en me rapprochant d'elle.

Rouge comme le fruit sauvage des sorbiers,
Sa bouche en souriant jette un éclair d'ivoire.
Elle est née au grand air entre les hauts gerbiers.
L'œil pur est un bleuet céleste dans sa gloire.

Et de sa main, plus tard (quand éclora l'amour),
L'étreinte sera vive et franche et résolue.
Belle petite enfant, qui serez femme un jour,
D'un cœur profondément ravi je vous salue.

À Saint-Georges-sur-Mer

À Gabriel Audiat.

Pourquoi donc m'en irais-je aux pays transalpins,
Quand tout charme les yeux dans ma forêt de pins ?

Pourquoi fuir en ingrat cet heureux coin du monde
Où le vieil Océan épouse la Gironde ;

Où sur des sables fins le flot vert s'effrangeant
Jusqu'à mes pieds déroule un grand ourlet d'argent ?

Là j'aime à respirer le parfum de résine
Se mêlant aux sels purs de la brise marine ;

Sous le tranquille abri des hauts pins murmurants
J'aime à voir s'effacer les navires errants.

La marjolaine en fleur et les oeillets sauvages
Aux marins qui s'en vont parlent de nos rivages.

Le soir, quand à son nid d'amour l'oiseau revient,
J'écoute un cœur qui bat à l'unisson du mien.

À Sully Prudhomme

Combien connaissez-vous d'hommes vraiment heureux
Sur le globe terrestre ? — A part moi, quand je songe
Aux élus qui du ciel ont tout reçu pour eux,
Je n'en trouve qu'un seul... Il vivait en Saintonge ;

Le fils d'un paysan, paysan comme lui,
Né près d'une rivière, aux bords de la Charente,
Dans la saison d'avril, vers mil huit cent quarante...
L'horizon n'était pas troublé comme aujourd'hui.

Aux scintillements d'or d'une magique étoile,
À neuf mois délivrée, un beau soir de printemps,
Sa mère, dans un lit profond de grosse toile,
Jetait son cri de joie aux rossignols chantants.

Le berçant dans ses bras, vive, heureuse, légère,
Avant l'éclosion de sa première dent,
Elle abreuvait son fils d'un bon lait débordant,
Sans qu'il eût pris le sein d'une femme étrangère.

Le robuste garçon, joyeux comme un oiseau
En respirant l'air pur de ses vastes prairies,
Droit comme un peuplier, souple comme un roseau,
Grandissait, ne foulant que des herbes fleuries.

Imitant ses aïeux, il prit femme à son tour,
Vers le commencement de la vingtième année,
Et de cette union paisible et fortunée
Il eut deux beaux enfants, de vrais joyaux d'amour.

Comme aux temps primitifs d'Horace et de Virgile,
Il accouplait les bœufs qui lui creusaient son champ,
Et, buvant l'eau de source à des buires d'argile,
Il chantait les refrains du pays en marchant.

La grive, le matin, le trouvait dans ses vignes,
L'alouette gauloise aux terres de labour,
Et les beaux merles noirs qui reluquaient ses guignes,
L'apercevaient encore aux derniers feux du jour.

Il n'eut pas la douleur de clore la paupière

Des êtres qu'il avait éperdument aimés
Et de les voir un jour froidement inhumés,
Cousus dans un linceul, cloués dans une bière.

Ce fut un homme heureux jusqu'au dernier moment.
Un soir de fête, étant presque sexagénaire,
Comme il s'était couché plus tard qu'à l'ordinaire,
Il trépassa de nuit, comme en songe, en dormant.

Au bord de la forêt

À Madame Sureau-Bellet.

I.

L'hirondelle frileuse au loin s'était enfuie.
Sous les dernières fleurs, les papillons mouraient.
Près des étangs voilés où crépitait la pluie,
Sur des eaux sans miroir les grands saules pleuraient.

Dans la nature en deuil plus d'oiseau, plus d'abeille.
Son fagot sur l'épaule et les deux mains en croix,
Au bord de la forêt une petite vieille
Marchait avec lenteur en emportant son bois.

C'était Marthe la veuve, au pays bien connue,
Fille et femme autrefois de simples bûcherons,
Depuis longtemps couchés en terre froide et nue,
Où tous, jeunes et vieux, tôt ou tard nous irons.

Son homme, un gars robuste, allant à la hêtraie,
Ne revint pas un soir qu'on l'avait attendu.
L'arbre qu'il abattait sous la haute futaie
Tombait en étouffant son dernier cri perdu.

Et plus tard ses deux fils (elle n'y croyait guère)
Partaient l'un après l'autre, et quittant leurs sabots,
Pour de lointains pays où la France est en guerre,
S'embarquaient, emportés sur de longs paquebots.

Partout où le drapeau fièrement se déploie,
Et les premiers au feu des plus rudes combats,
Lisant un nom sacré sur un lambeau de soie,
Tous deux, morts côté à côté, étaient restés là-bas.

Mais ils reposaient loin de leur forêt bénie,
Sous les ardents soleils où sont les tamarins,
Oubliés vite, après la bataille finie,
Dans les roseaux d'un fleuve ou les sables marins.

II.

« Pensez-vous quelquefois aux mères de famille, »
Me dit la femme en deuil... Mes larmes pour eux trois
Tombaient sur le berceau d'une petite fille,
Vive et joyeuse alors comme un oiseau des bois.

« Elle est trop jeune encore... Il faudra que j'attende...
(La mort jusqu'à présent n'a pas voulu de moi).
Je m'en irai plus tard, quand elle sera grande.
Dieu m'a permis de vivre, il a bien su pourquoi. »

À un chanteur italien

Bonne étoile et bon vent, fortuné voyageur,
Qui t'en vas sous le ciel des îles Borromées,
Où de grands orangers, aux bords du lac Majeur,
Se mirent dans le bleu profond des eaux charmées.

Tu reviendras joyeux dans ta fraîche villa,
Qui, de rosiers grimpants coquetttement parée,
N'attend que ton retour. — Ta jeune femme est là,
La chanteuse au cœur pur, des pauvres adorée ;

La chanteuse à voix d'or, svelte prima donna,
Attaquant Cimarose à belles dents rieuses,
Et gravement émue avec Palestrina,
Écho divin pleurant aux larmes des prieuses.

Adieu. Puisse ta vie être calme, au retour,
Comme le bleu miroir de ces eaux fortunées
Baisant le pied des fleurs dans votre île d'amour,
Et puisse ton bonheur prolonger tes années !

À une chanteuse des rues

Petite zingarelle à voix d'or, tu nous charmes,
Et nous ouvrons l'oreille à tes enchantements.
Ton accent pur va droit à la source des larmes
Et réveille en nos cœurs de longs échos dormants.

Sous tes grands cheveux noirs, mince, pâle, amaigrie,
Errante par le monde en fille d'Israël,
Si tu nous vins à pied des steppes de Hongrie,
Nous voyons dans tes yeux resplendir tout un ciel.

Comme les rossignols, ignorant ton génie,
Tu chantes... les heureux s'enivrent de ta voix,
Et les infortunés te disent : « Sois bénie, »
En évoquant pour nous les bonheurs d'autrefois !

Aux Champs Élyséens

À Henri Brisson.

Quand l'astre de la nuit sur nos forêts se lève.
Endormi sur la mousse, au parfum des fraisiers,
Je fis, au clair de lune, un paisible et long rêve,
Tandis qu'un rossignol chantait dans les rosiers.

En pays inconnu, sur de vastes prairies.
Loin de notre planète et des bois vendéens,
Foulant d'un pied ravi les pelouses fleuries.
Je respirais l'air pur des champs élyséens.

Il me semblait revoir un fleuve de l'Attique
Qui cheminait parmi des lys et des lauriers,
Et, rêvant sur les bords, un philosophe antique,
Vieillard robuste et chauve, à traits irréguliers :

Socrate. — Loin du fleuve une haute chênaie
Où des troupeaux broutaient aux lisières d'un champ.
Dans le creux d'un sillon, tout en suivant la raie,
La bergère filait sa quenouille en marchant ;

Vierge brune portant toute sa chevelure
Dont le visage était fièrement encadré,
Mais dans les cheveux noirs une ancienne brûlure
Laissait près de la tempe un sillage cendré :

Jeanne d'Arc. — Pas très loin, un homme jeune encore,
Au pied d'une, colline à maigres oliviers,
Méditait gravement dans un reflet d'aurore.
Ses deux genoux s'étaient meurtris sur des graviers.

Ses grands yeux rayonnaient d'espérances divines,
Les cheveux étaient d'or, d'un or éblouissant.
Comme il avait porté la couronne d'épines,
On voyait au front pur une ligne de sang.

Au bas de la colline à pente gazonnée,
Ils vinrent se rasseoir ensemble tous les trois.
Bénissant la rencontre et l'heure fortunée,
Je pus m'approcher d'eus en écoutant leurs vois :

« Pour avoir persiflé le docte Aréopage,
Ri de son faux Olympe et de son vieil Enfer,
J'ai dû fermer mon livre à sa dernière page,
Dit Socrate... Au départ je n'ai pas trop souffert.

« Quand j'ai bu d'un seul trait la coupe empoisonnée,
J'avais là de nombreux et de fervents amis
Devisant avec moi pour finir la journée
Et clore la paupière à mes yeux rendormis.

« Mais toi... je pense à toi, pauvre et vaillante Jeanne,
Qui t'épanouissais dans les fleurs du printemps,
Héroïque ingénue et simple paysanne,
Délivrant ton pays et brûlée à vingt ans.

« Je te vois tout en pleurs, sainte et blanche martyre.
Dans les rouges lueurs de l'infâme bûcher,
Seule... écoutant les cris d'une foule en délire,
Qui te crachait l'insulte et n'osait approcher.

« Jésus de Nazareth, c'est moi qui te salue.
Et Socrate humblement s'incline devant toi.
Le fils du charpentier, fils d'une race élue,
Prêchant la charité, l'espérance et la foi ;

« Les pieds, les bras cloués et les chairs pantelantes,
Disant : « Pardonnez-leur ! » du haut de ton gibet,
Et tes derniers regards et tes larmes brûlantes
Sur ta mère à genoux lorsque le soir tombait. »

Puis Socrate ajouta : « J'adresse une demande
À toi Jeanne la sainte, à toi divin Jésus,
Tous deux de fier courage et de pitié si grande,
Les plus nobles martyrs qu'un monde ait jamais eus ;

« S'il vous était donné de revivre sur terre,
S'il vous fallait encor souffrir comme autrefois,
Recommenceriez-vous votre œuvre solitaire
Bien qu'ayant pressenti les flammes et la croix,

« Aux cris blasphémateurs d'une horde en furie
Jetant ses flots de boue au visage insulté ?
— Oui, répondait la sainte; au nom de la Patrie. »
Également Jésus : « Oui, pour l'Humanité. »

À Victor Hugo

Ô grand charmeur du siècle et des peuples nouveaux,
Pourquoi te reléguer dans ces pâles ténèbres,
Sous l'oblique faux jour de ces étroits caveaux,
Pour les morts d'autrefois classiquement funèbres ?

Pourquoi donc t'exiler dans ce froid Panthéon ?
Sur la montagne chauve on ne passe plus guère :
Sans l'aveugle jouant d'un vieil accordéon,
On se croirait encore au temps de Frédégaire.

C'était sur les hauteurs, dans la chaude clarté,
Où se croise à grande aile un vol d'oiseaux célestes,
Sous cet arc triomphal que ta lyre a chanté,
Qu'il fallait au soleil ensevelir tes restes.

Là nous avons inscrit des souvenirs vainqueurs,
En vif et haut relief imagés dans la pierre,
Attirant tous les yeux, tous les bras, tous les cœurs,
Dans le rayonnement d'une ardente lumière.

Nos soldats de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin,
Fils de la République et du premier Empire,
À l'aurore du siècle, et d'un pas souverain,
Annoncent en chantant qu'un grand peuple respire.

Là tu serais du moins visible à tous les yeux...
Tous ceux qu'a réveillés ta parole féconde
Salueraient en passant le défunt glorieux
Qui de son puissant verbe a remué le monde.

Berceuse

Sein maternel au pur contour,
Veiné d'azur, gonflé d'amour,
Ton lait s'échappe d'une fraise
Où la soif de vivre s'apaise,
Où l'enfant boit, souriant d'aise.

Sein maternel, doux oreiller,
Où, bienheureux de sommeiller,
Bouche ouverte, paupière close,
Le fortuné chérubin rose
Dans un calme divin repose.

Rêve-t-il de ciels inconnus,
L'enfant merveilleux qui vient d'elle ?
Sa voix a des cris d'hirondelle,
Et ses joyeux petits bras nus
Ont comme des battements d'aile.

Baigneuse

Si je suis reine au bal dans ma robe traînante,
Noyant mon petit pied dans un flot de velours,
Je suis belle en sortant de mes grands cerceaux lourds :
Je n'ai rien à gagner dans leur prison gênante.

Voyant mes cheveux d'or ondoyer sur mes reins,
La Vénus à la Conque aurait pâli d'envie.
Comme elle, sur les eaux, tritons et dieux marins,
Tout frémissons d'amour, longtemps m'auraient suivie.

Ingres n'a pas trouvé de plus riche dessin.
Quel merveilleux accord dans la grâce des lignes !
Ni taches, ni rousseurs... Pas de vulgaires signes
Jurant sur les tons purs de l'épaule ou du sein.

Ma bouche est un écrin meublé de perles fines.
J'ai de grands yeux plus doux que la fleur d'un bluet.
Pour me faire si blanche avec ce corps fluet,
Ma mère au fond d'un rêve a dû voir des hermines.

Que n'étais-je à la cour de France au temps jadis !
Quels sonnets m'eût chantés la Pléiade charmée !
Sous le ciel d'Italie, aux jours de Léon Dix,
Le divin Sanzio m'eût peinte et m'eût aimée !

Depuis longtemps déjà vous avez les yeux clos
(Hélas ! comme à regret je fleuris la dernière),
Diane de Poitiers, la belle Ferronnière,
Et Marion Delorme, et Ninon de Lenclos !

Ah ! dans l'ordre des temps quelles métamorphoses !
Les poètes sont morts... les amours sont grossiers...
Adieu le gentilhomme ! — Il faut plaire aux boursiers.
Gros phalènes ventrus se vautrant sur les roses.

Causerie d'atelier

À Georges Lafenestre.

LE PEINTRE.

À quoi donc penses-tu, mon pauvre statuaire,
D'une rêveuse main tenant ton ébauchoir ?
Reviens-tu de pétrir un masque mortuaire ?
As-tu l'esprit hanté par un papillon noir ?

LE STATUAIRE.

Il pleut. — Le ciel est gris... et dans ce jour néfaste
J'avais ouvert ma Bible et longtemps médité
Sur un des mots profonds du vieil Ecclésiaste :
« Vanité, vanité, tout n'est que vanité. »

Je pense à ceux qu'enivre un faux semblant de gloire,
Trompeuse vision, mirage décevant ;
Sous des lauriers menteurs, triomphe dérisoire,
Nuage de fumée éparse au moindre vent.

Nos belles œuvres d'art, lentement caressées,
Ce labeur patient de génie et d'amour,
Où l'on croit respirer la fleur de nos pensées,
Ne durent guère plus que les roses d'un jour.

Je vois, en temps de guerre, une tourbe vautrée
Dans l'ivresse du sang, de la poudre et du vin ;
Des goujats piétinant ma Diane éventrée
Et souillant les débris de ce marbre divin.

LE PEINTRE.

Et nous qui follement nous obstinons à peindre,
Nous verrons tôt ou tard nos toiles se flétrir
Comme on voit les couleurs du papillon s'éteindre
Quand ce beau pèlerin de l'azur doit mourir.

Ne comptons pas les nuits de guerre où de vieux reîtres,
Pour se débarrasser d'un butin encombrant,
Allument au bivouac les chefs-d'œuvre des maîtres

Et brûlent à grand feu Velasquez et Rembrandt.

Mais voici le poète à voix d'or, qui respira
Le pur encens des fleurs dans un monde enchanté.
Ecoutez gravement ce qu'il veut bien nous dire
Sur les échos lointains de la postérité.

LE POÈTE.

Je vogue en souvenir sur un fleuve aux eaux vives.
Pas très loin de la source, où les premiers courants
Offrent un clair miroir aux fleurs de ses deux rives,
Qui bercent leur image à ses flots transparents.

Mais des ruisseaux boueux, qu'il rencontre au passage,
Viennent troubler son cours, éteindre son miroir,
Et les grands arbres verts d'un si frais paysage,
En tremblant sur les bords, renoncent à s'y voir.

Alors je pense à toi, pauvre langue française :
Quand tu disparaîtras sous les nombreux afflux
De source germanique et d'origine anglaise,
Nos arrière-neveux ne te connaîtront plus.

UN PHILOSOPHE.

Pourtant consolez-vous : — Vos œuvres fortunées,
Vos poèmes d'amour, vos marbres, vos couleurs
Vous survivront encor deux ou trois cents années,
Ingrats ! — Ne rêvons pas l'éternité des fleurs.

Chanson

À Francis Magnard.

Le présent, le passé, l'avenir d'une femme,
Des gens fort sérieux prétendent tout avoir.
Ils prendraient volontiers son image au miroir,
Au papillon son aile, au diamant sa flamme.

Dans l'abîme insondable ils aimeraient à voir,
Avec leurs gros yeux ronds, ces bourgeois de vieux drame,
La perle blanche éclosé aux profondeurs de l'âme,
Ils seraient assez fous pour oser la vouloir.

Moi je sais une femme aux cheveux d'un blond fauve,
Que retient sur l'oreille un petit ruban mauve,
Et d'elle, pour ma part, je ne voudrais pas tant :

Errant dans son sillage, un soir, je l'ai suivie,
Et je donnerais bien tous les jours de ma vie
Pour avoir de sa lèvre un baiser d'un instant.

Chanson marine

Nous revenions d'un long voyage,
Las de la mer et las du ciel.
Le banc d'azur du cap Fréhel
Fut salué par l'équipage.

Bientôt nous vîmes s'élargir
Les blanches courbes de nos grèves ;
Puis, au cher pays de nos rêves,
L'aiguille des clochers surgir.

Le son d'or des cloches normandes
Jusqu'à nous s'égrenait dans l'air ;
Nous arrivions par un temps clair,
Marchant à voiles toutes grandes.

De loin nous fûmes reconnus
Par un vol de mouettes blanches,
Oiseaux de Granville et d'Avranches,
Pour nous revoir exprès venus.

Ils nous disaient : « L'Orne et la Vire
Savent déjà votre retour,
Et c'est avant la fin du jour
Que doit mouiller votre navire.

« Vous n'avez pas compté les pleurs
Des vieux pères qui vous attendent.
Les hirondelles vous demandent,
Et tous vos pommiers sont en fleurs.

« Nous connaissons de belles filles,
Aux coiffes en moulin à vent,
Qui de vous ont parlé souvent,
Au feu du soir dans vos familles.

« Et nous en avons pris congé
Pour vous rejoindre à tire-d'ailes.
Vous avez trop vécu loin d'elles,
Mais pas un seul cœur n'a changé. »

Cœur de soldat

À Léo Hector Claretie.

Tu dois venir de loin, pauvre petit troupier,
Mince, pâle, amaigri, traînant ta jambe lasse ?
— Je viens de Ploërmel (la route est longue à pied)
Et ma dernière étape est au Havre-de-Grâce.

« C'est là qu'on nous embarque, et de très grand matin
(Les guerres d'Orient ne sont jamais finies)
Nous partons pour défendre un rivage lointain,
Sous un ardent soleil, où sont nos Colonies.

— Sais-tu dans quel pays ?
— C'est un pli cacheté,
Au Timbre de l'Etat, d'un grand cachet de cire
(Quand déjà le navire est au large emporté),
Qu'on ouvre en plein conseil, qui devra nous le dire.

« Nous sommes prêts d'ailleurs. Qu'importe où nous allons
(Est-ce à la Côte d'Or, à la Côte d'Ivoire ?),
Que nos trajets en mer soient rapides ou longs,
La trace glorieuse en reste dans l'histoire.

« Nous comprenons d'instinct nos droits et nos devoirs.
Que ce soit le Japon, l'Indo-Chine ou Formose
Où se battent des blancs, des métis et des noirs,
C'est nous qui défendons toujours la belle cause.

« Au premier feu, nos chefs sont au-devant des leurs.
À l'appel du clairon qui fait chanter son cuivre,
Quand nous voyons dans l'air flotter les trois couleurs,
Nous emboîtons le pas, trop heureux de les suivre.

— En revient-il beaucoup, de ceux qui vont là-bas ?
Les fatigues, la soif et la fièvre maligne
En prennent-elles moins que vos rudes combats,
Sans compter les gros temps quand on passe la Ligne ?

— J'en ai vu revenir au pays quelques-uns...
Aux autres... les honneurs du convoi militaire :
Les tambours sont voilés pour les braves défunt

Et battent les adieux avant la mise en terre.

« On croise deux roseaux sur la tombe... et parfois
On met, quand on la trouve, une branche fleurie.
Dans ces climats lointains, sur la petite croix
Plane le souvenir de la grande patrie. »

Côtes de Saintonge

À Etienne Clais.

Comme un orgue lointain sur une immense grève,
Bruit du flot qui recouvre un lit de sable fin,
Et toujours recommence et jamais ne s'achève,
La mer, la vaste mer se déroulait sans fin.

Sur les dunes épars, de grands pins maritimes
Dans le rythme des flots murmurants s'accordaient
Aux souffles du matin, en secouant leurs cimes,
Et comme à l'unisson gravement répondaient.

Sur l'Océan d'azur, où passait un navire,
Sans crainte aventureux, des papillons volaient
Comme un vrai tourbillon de neige. Ils semblaient dire
Aux marins du pays, qui sous bon vent filaient :

« Lorsque s'achèvera votre course lointaine,
Nous ne saluerons pas votre joyeux retour,
Car, livrant aux hasards notre vie incertaine,
Nous durons peu d'instants, comme les fleurs d'un jour.

À l'horizon des flots, noyant ses voiles hautes,
Quand le vaisseau parti lentement s'effaçait,
Le croisant dans sa route en approchant des côtes,
Un autre grand navire au large apparaissait.

Après un long voyage aux mers orientales,
Les hommes revenaient, las d'avoir navigué,
Mais la fièvre d'amour pour les grèves natales
Verse un baume divin dans le corps fatigué.

Ils avaient aperçu le clocher de Marennes,
Dont la flèche en plein ciel des eaux semblait jaillir,
Et dans le chaud parfum des plantes riveraines
Les plus robustes cœurs se sentaient défaillir.

Crépuscule d'hiver

À Madame François Wells.

En se couchant au fond de la grande avenue,
Le soleil disparaît dans un ciel pourpre et noir ;
Et, de la tête aux pieds, la haute forêt nue
Profondément tressaille au premier vent du soir.

Déjà tout est bien mort : plus une feuille aux branches,
Plus un chant dans les bois, plus un vol dans les airs ;
Seul, le gui parasite avec ses perles blanches
Jette un peu de verdure autour des nids déserts.

Le bûcheron se dit que l'hiver sera rude.
Il regagne à pas lents son gîte pour la nuit.
Le silence envahit la froide solitude...
Mais un dernier écho parfois répand son bruit.

Un bruit vague, un bruit sourd, montant des marécages...
Quelle est donc cette grave et lointaine rumeur ?
Ce sont de grands troupeaux qui rentrent des pacages,
Saluant d'un adieu triste le jour qui meurt.

Dormeuse

À Gustave Godard.

Le soleil du matin tombe en bruine d'or
À travers les rideaux de blanche mousseline :
C'est comme un fin brouillard de lumière en sourdine
Éclairant l'oreiller d'une blonde qui dort.

Les cheveux, déroulés comme un torrent de soie
Riche de tous ses flots trop longtemps contenus,
Débordent sur l'épaule et baissent les seins nus
De la femme qui rêve... et sourit dans sa joie.

Elle s'épanouit sous des regards aimés ;
L'amoureux ébloui contemple sa dormeuse,
Écoutant respirer la paisible charmeuse
Qui, dans un songe bleu, sourit les yeux fermés.

À travers les grands cils de ses paupières closes,
Il voudrait voir un seul de ses rêves charmants !
Quelle image apparaît à ses beaux yeux dormants ?
Cueille-t-elle des lis, des bluets ou des roses ?

Le sein veiné d'azur s'agit... Elle a parlé
(La parole n'est pas un murmure d'abeille) ;
Un mot s'est échappé de sa bouche vermeille,
Un nom d'homme inconnu, très-bien articulé !

Nom sonore et vibrant dont toutes les syllabes
Comme un timbre d'or pur ont clairement tinté. —
Ce n'est pas lui qui rêve... Il a trop écouté. —
Il n'est pas endormi dans les contes arabes.

Muet, anéanti, devant ce frais sommeil
Qui laisse voir le fond d'une pensée intime,
Sur la femme penché comme sur un abîme,
Il retient son haleine, épant le réveil.

Mais toute à son bonheur la dormeuse paisible,
Comme souriant d'aise à l'écho de sa voix,
Répète le nom d'homme une seconde fois,
Et voici l'amoureux qui jette un cri terrible.

La blonde ouvre ses yeux divins : « Si tu savais...
(Lui dit-elle tout bas en lui baisant l'oreille)
— Dieu voit d'en haut la femme heureuse qui sommeille
Par les sentiers fleuris du printemps je rêvais. —

« Tu n'as pas vu de fleurs si richement écloses...
Avril, mai, juin, juillet... N'as-tu pas deviné ?
J'ai trouvé le beau nom de notre premier-né,
Tout en cueillant des lis, des bluets et des roses ! »

Échos forestiers

À Léonce Bénédite.

Dans ma vieille forêt, au canton des fougères,
Sur un chêne tombé je m'arrête souvent ;
Le regard se complaît à ces frondes légères
Dont la pâle verdure oscille au moindre vent.

Sous le grand éventail dentelé de leurs palmes,
S'abritent des soleils le cerf et le chevreuil,
Dans le creux des ravins, si profondément calmes
Qu'on entend crisser l'arbre où grimpe un écureuil.

Ces beaux arbres touffus plantés par nos ancêtres,
Aux deux pentes du val jusqu'en haut s'étagéant,
Ont trois siècles au moins, groupes de larges hêtres
Aux longs fûts d'un seul jet gris de perle ou d'argent.

Un ruisseau jaseur sous les buissons de mûres
Étonne un loriot caché dans les taillis,
Qui, bercé dans son nid, aux fourches des ramures,
Répond en voix de flûte à son clair gazouillis.

Et mon cœur se ravive à de fraîches pensées
Lorsque, de loin, je vois discrètement venir
Un couple de vingt ans, les mains entrelacées,
Rêvant d'un amour pur qui ne doit pas finir.

Fin d'avril

À Joseph Boulmier.

Le rossignol n'est pas un froid et vain artiste
Qui s'écoute chanter d'une oreille égoïste,
Émerveillé du timbre et de l'ampleur des sons :
Virtuose d'amour, pour charmer sa couveuse,
Sur le nid restant seule, immobile et rêveuse,
Il jette à plein gosier la fleur de ses chansons.

Ainsi fait le poète inspiré. — Dieu l'envoie
Pour qu'aux humbles de cœur il verse un peu de joie.
C'est un consolateur ému. — De temps en temps,
La pauvre humanité, patiente et robuste,
Dans son rude labeur aime qu'une voix juste
Lui chante la chanson divine du printemps.

Fleurs d'avril

À André Theuriet.

Le bouvreuil a sifflé dans l'aubépine blanche ;
Les ramiers, deux à deux, ont au loin roucoulé,
Et les petits muguet, qui sous bois ont perlé,
Embaument les ravins où bleuit la pervenche.

Sous les vieux hêtres verts, dans un frais demi-jour,
Les heureux de vingt ans, les mains entrelacées,
Echangent, tout rêveurs, des trésors de pensées
Dans un mystérieux et long baiser d'amour.

Les beaux enfants naïfs, trop ingénus encore
Pour comprendre la vie et ses enchantements,
Sont émus en plein cœur de chauds pressentiments,
Comme aux rayons d'avril les fleurs avant d'éclore.

Et l'homme ancien qui songe aux printemps d'autrefois,
Oubliant pour un jour le nombre des années,
Ecoute la voix d'or des heures fortunées
Et va silencieux en pleurant sous les bois.

Fleur solitaire

À Madame de Bertha.

Par un soir ténébreux de l'arrière-saison.
Dans un coup de rafale une graine emportée,
Tombant contre les murs d'une haute prison,
Entre de vieux pavés mal joints s'est arrêtée.

Dans ce lit de hasard elle dort tout l'hiver,
Sous des blocs de granit froidement inhumée ;
Mais quand au tiède avril le ciel bleu s'est ouvert,
Elle tressaille et germe où le vent l'a semée.

Alors, comme sortant d'un funèbre sommeil,
Elle émerge à grand'peine et s'exhausse de terre,
Et d'un suprême effort aspirant au soleil
Elle frémit d'espoir, la pauvre solitaire.

Puis, grâce à de longs jets flexibles et rampants,
S'attachant par saut brusque ou par lente caresse,
Comme la vigne vierge et les rosiers grimpants,
Elle escalade enfin la haute forteresse.

Quand elle arrive au bout de son rude chemin,
Montant jusqu'au rebord d'une étroite fenêtre,
Elle étale sa fleur près d'un visage humain
Qu'elle a vu triste et pâle à la grille apparaître.

À plein cœur exhalant son parfum printanier,
La fleur s'épanouit... et meurt dans la soirée ;
Mais elle s'est ouverte aux yeux du prisonnier,
Qui seul a pu la voir, qui seul l'a respirée.

Grandes eaux

À Charles Deulin.

Elle sort de son lit, la Marne aux eaux boueuses.
Les saules ébranchés que l'on voit sur deux rangs,
Pris dans le tourbillon jaunâtre des courants,
Marquent les anciens bords de leurs têtes noueuses.

Sous les arches des ponts, les eaux, de temps en temps,
Enchevêtrent, parmi leurs épaves confuses,
De vieux arbres tombés en longs débris flottants.
Et des barres de vanne et des pales d'écluses.

De brouillards persistants, tout le ciel embrumé
Garde depuis un mois son voile gris de cendre :
On ne peut, au travers du grand rideau fermé,
Voir les soleils d'hiver ni monter, ni descendre.

On entend de fort loin des cygnes migrants,
Tout désorientés, dont les bandes sauvages
Délibèrent sans doute à d'immenses hauteurs,
Accélérant leur vol pour de plus chauds rivages,

Quelques rares oiseaux restés dans le pays,
Mésanges et bouvreuils, consternés du déluge,
Recherchent, en dehors des terrains envahis,
Un buisson de hasard comme dernier refuge.

De l'horizon, la nuit fait brusquement le tour :
Deux ou trois peupliers, une flèche d'église,
Apparaissent encor dans un reste de jour,
Mais bientôt tout s'efface, et plus âpre est la bise.

Et de la tête aux pieds je frissonne en songeant
Que, sur les grands chemins de notre froide terre,
Grelottent de petits bohèmes voyageant,
Pour qui déjà la vie est un navrant mystère.

Ils plongent dans la nuit un triste et long regard,
En quête d'une ferme ou d'une hôtellerie :
Trouveront-ils un coin d'étable ou de hangar,
Comme, un soir de Noël, le fils blond de Marie ?

Jours futurs

À Ernest Benjamin.

LE POÈTE.

En quel temps vivons- nous, mon pauvre philosophe ?

LE PHILOSOPHE.

Dans un siècle d'argent qui bientôt doit finir.

LE POÈTE.

D'une tranquille mort, sans bruit ni catastrophe ?
Que vois-tu sous le ciel du prochain avenir ?

LE PHILOSOPHE.

Toujours la fin d'un siècle est prise entre deux portes,
Comme aux vannes d'écluse, où les flots arrivants
Qui pressent le barrage où dorment les eaux mortes,
Vont se perdre en tumulte au cours des flots suivants.

Et le torrent des eaux, qu'il soit fleuve ou rivière,
Au sortir de son bief s'éclaire en peu d'instants,
Mais quand un siècle meurt en passant la barrière,
Pour apaiser son trouble il exige du temps :

Il roule en tourbillons dans l'écume ensablée.

LE POÈTE.

Tu fais chanter d'accord la rime et la raison
Dans ce miroir vivant d'une époque troublée.
Mais que vois-tu surgir aux bords de l'horizon ?

LE PHILOSOPHE.

Dans le bruit des marteaux et les vapeurs d'usines.
Un ciel ferrugineux, tantôt noir, tantôt gris,
L'homme le plus robuste esclave des machines

Et procrément des fils pâles et rabougris.

LE POÈTE.

On parle de science et de foi... Que t'en semble,
Calme esprit de grand vol planant sur les hauteurs ?

LE PHILOSOPHE.

La science et la foi n'ont rien à voir ensemble...
Vieux thèmes démodés pour phrases de rhéteurs.

Chaque chose a ses lois... laissons à l'industrie,
Avec son fil à plomb, la règle et le compas.

LE POÈTE.

Moi, rebelle aux rigueurs de la géométrie,
Je crois aux vérités qu'on ne démontre pas.

LE PHILOSOPHE.

Tu fais bien... Sois heureux de croire à quelque chose.

LE POÈTE.

Veillant sur le berceau d'un bel enfant qui dort,
La mère, en souriant à sa fillette rose,
Ne voit qu'un ciel d'azur semé d'étoiles d'or.

Couvant d'un œil ravi la chère tête blonde,
Sans oublier les vieux parents qu'elle a perdus,
Qui sont allés cueillir les fleurs d'un autre monde,
Elle espère qu'un jour ils lui seront rendus.

LE PHILOSOPHE.

La croyance des uns semble irriter les autres :
Sur un globe de terre où l'on dure si peu,
Du néant de la tombe ils se font les apôtres ;
Ils vivront sans foyer, sans patrie et sans Dieu.

LE POÈTE.

Moi, d'un souffle brutal je n'éteins pas un rêve.

Malgré les faux savants et tous les beaux esprits,
Le sauvage adorant le soleil qui se lève
En devine plus qu'eux sans avoir rien appris.

La bataille

À Léo Joubert.

Là-bas, vers l'horizon du frais pays herbeux
Où la rivière, lente et comme désœuvrée,
Laisse boire à son gué de longs troupeaux de bœufs,
Une grande bataille autrefois fut livrée.

C'était, comme aujourd'hui, par un ciel de printemps.
Dans ce jour désastreux, plus d'une fleur sauvage,
Qui s'épanouissait, flétrie en peu d'instants,
Noya tous ses parfums dans le sang du rivage

La bataille dura de l'aube jusqu'au soir ;
Et, surpris dans leur vol, de riches scarabées,
De larges papillons jaunes striés de noir
Se traînèrent mourants parmi les fleurs tombées.

La rivière était rouge : elle roulait du sang.
Le bleu martin-pêcheur en souilla son plumage ;
Et le saule penché, le bouleau frémissant,
Essayèrent en vain d'y trouver leur image.

Le biez du Moulin-Neuf en resta noir longtemps.
Le sol fut piétiné, des ornières creusées.
Et l'on vit des bourbiers sinistres, miroitants
Où les troupes s'étaient hardiment écrasées.

Et lorsque la bataille eut apaisé son bruit,
La lune, qui montait derrière les collines,
Contempla tristement, vers l'heure de minuit,
Ce que l'œuvre d'un jour peut faire de ruines :

Pris du même sommeil, là gisaient par milliers,
Sur les canons éteints, les bannières froissées,
Épars confusément, chevaux et cavaliers
Dont les yeux grands ouverts n'avaient plus de pensées.

On enterra les morts au hasard et depuis,
Les étoiles du ciel, ces paisibles veilleuses,

Sur le champ du combat passèrent bien des nuits,
Baignant les gazons verts de leurs clartés pieuses ;

Et les petits bergers, durant bien des saisons,
En côtoyant la plaine où sommeillaient les braves,
Dans leur gosier d'oiseau retenant leurs chansons,
Suivirent tout songeurs les grands bœufs aux pas graves.

La cigale et la fourmi

À Félix Jeantet.

Au mois d'août, vers la fin d'une claire vesprée,
L'ombre des grands ormeaux s'allonge dans la prée,
Et le dernier adieu des chauds soleils couchants
D'une lueur de pourpre enveloppe les champs.

On a fait la moisson. — Les gerbes amassées,
Attendant les charrois, sont par ordre entassées...
Là, tombant de fatigue au pied des gerbes d'or,
Lasse d'un long voyage, une femme s'endort ;

Une femme étrangère au pays, mal nippée,
Le corsage entr'ouvert et la jupe fripée,
Qui sans doute a roulé par de nombreux chemins
Où la ronce et l'épine ont déchiré ses mains :

Tout l'aspect d'un faux luxe et d'une aventurière,
Joueuse de guitare errant dans la poussière,
Portant son mince avoir hâtivement noué
Dans un foulard déteint que l'usure a troué.

La maîtresse du champ, la petite fermière,
Revenant au logis, l'aperçoit la première,
S'arrête entre deux seaux d'un bon lait écumant
Et fixe la dormeuse avec étonnement.

Elle est de fins sabots coquettement chaussée,
Sa blonde chevelure en chignon retroussée.
La chemise, la robe et jusqu'au tablier,
Sont d'un style rural, honnête et régulier.

« J'espère, a-t-elle dit, que cette créature
S'en ira loin d'ici pour quêter sa pâture,
Sans boire de mon lait ou manger de mon fruit,
Et doit trouver ailleurs un gîte pour la nuit. »

L'avenir

À Cyprien Girerd.

LE POÈTE.

Philosophe aussi pur que les sages antiques,
Si tu daignes m'entendre, écoute et réponds-moi
Les poètes n'ont plus les accents prophétiques
De leurs divins aïeux ; Maître, sais-tu pourquoi ?

LE PHILOSOPHE.

Un caprice du vent vous emporte et vous mène,
La joie et la douleur restent votre élément,
Aveuglés par vos pleurs sur la misère humaine,
Vous êtes trop émus pour y voir clairement.

Les mieux doués, Byron, Musset ou Henri Heine,
Le cœur tout palpitant d'un radieux amour,
Ou martyrs d'une froide et ténébreuse haine,
N'ont jamais aperçu le monde à son vrai jour.

LE POÈTE.

Calme esprit de haut vol et de large envergure,
Comme l'oiseau du ciel planant sur l'avenir,
Quel signe à l'horizon, d'heureux ou triste augure,
Après le siècle usé qui doit bientôt finir ?

LE PHILOSOPHE.

Si tu jettes les yeux sur la carte du monde,
Que vois-tu sur les mers et sur les continents,
Des quais de Liverpool aux îles de la Sonde ?

LE POÈTE.

Je vois de longs chemins, allants et revenants.

La ligne des parcours est nettement tracée :
L'araignée en croissant d'innombrables réseaux
Ne saurait accomplir une œuvre mieux tissée

Sur la terre solide et la houle des eaux.

LE PHILOSOPHE.

Chemins des paquebots et des locomotives,
Qui vont par tous les temps, sous le ciel noir ou bleu,
De New-York au Far-West, du cap Horn aux Maldives,
Passant comme l'éclair dans un sillon de feu.

LE POÈTE.

Peuples du Nouveau-Monde et des anciens rivages
Se réuniront-ils en groupes fraternels ?

LE PHILOSOPHE.

Le plus civilisé ressemble aux plus sauvages.
Puissent-ils ne pas être ennemis éternels !

LE POÈTE.

Puisque à mes yeux troublés l'avenir se dérobe
Et s'évapore ainsi qu'un mirage trompeur,
Que vois-tu donc surgir aux divers points du globe
Dans notre âge de fer, de houille et de vapeur ?

LE PHILOSOPHE.

Je vois s'abâtar au Nord les races blanches
Et les noirs du Tropique expirer loin des leurs.
Tôt ou tard ils prendront de terribles revanches.
Leur sang vaut bien le nôtre... il n'a pas deux couleurs.

Les hommes de nos jours ne se reposent guères :
Tous les Européens, cuirassant leurs bateaux,
Pour assurer la paix se préparent aux guerres
Dans un tintement sourd d'enclume et de marteaux.

Pour un lambeau de terre ou de minces presqu'îles
On bataille toujours à l'extrême-Orient.
Les Sud-Américains ne sont jamais tranquilles...
Mais en Chine le peuple est calme et souriant.

Et qui vivra verra... c'est peut-être la Chine
Qui garde la clef d'or du prochain avenir,

En filant dans sa tour de porcelaine fine...

LE POÈTE.

La vieille Humanité doit-elle y rajeunir ?

LE PHILOSOPHE.

Oui... les dignes enfants d'une mère féconde,
Robustes, patients, sobres et travailleurs,
Apparaîtront bientôt sur la scène du monde,
Quand au ciel blanchira l'aube des jours meilleurs.

Si le grand voyageur d'autrefois, Pythagore,
Et le sage Socrate ou le divin Platon,
Chez nos contemporains pouvaient revivre encore,
Ils se dirigeaient sur Pékin ou Canton.

Par les mille chemins d'une si large zone,
Des plateaux du Pamir aux bords du fleuve Amour,
On verra s'éveiller la fourmilière jaune,
Qui dans le mouvement du siècle aura son tour.

LE POÈTE.

Quand j'écoute, songeur, tes graves aphorismes,
Je prévois d'acharnés et désastreux combats,
Rudes chocs d'émigrants... et dans ces cataclysmes
Des flots de sang versé... tu ne m'en parles pas.

LE PHILOSOPHE.

Oui... des langues de feu courant sur les rizières
Rougiront les deux mers de leurs embrasements,
Et des bambous froissés les hautes roselières
S'abattront sur les morts en longs frémissements ;

Mais, l'orage passé, dans leur tranquille joie,
En se multipliant les nobles fils du Ciel
Pourront cueillir en paix le frileux ver à soie
Et bénir dans les fleurs la grande ruche à miel.

La veuve

À Armand Silvestre.

I.

Le sourire est en fleur sur les lèvres des belles,
Dans la saison d'avril et des robes nouvelles. —
Salut, ô rubans clairs, guimpes et cols brodés,
Bonnets aériens !... toute la panoplie
Révélant le bon goût d'une femme accomplie
Traîne sur les fauteuils. — Les tiroirs sont vidés.

C'est la fin d'un grand deuil. — La veuve blanche et rose
Travaille avec lenteur à sa métamorphose. —
Elle est toute rêveuse en se déshabillant.
Un vague souvenir de ses douleurs passées
Mêle un papillon noir à ses riches pensées,
Essaim de pourpre d'or qui va s'éparpillant :

« Je puis donc reléguer dans le fond d'une armoire
Ce long châle funèbre, et cette robe noire
Qui me gêne le cœur depuis quatorze mois.
Si le deuil est le fard des blondes, je suis brune...
Les veuves d'aujourd'hui, j'en connais... mais pas une
Ayant porté si jeune une aussi lourde croix.

« Ah ! j'aurais préféré la haire et le cilice
Aux lois de l'étiquette, à l'irritant supplice
D'endosser tous les jours l'austère mérinos.
Dire que j'ai porté des gants de filoselle !
Que j'avais de faux airs de vieille demoiselle
Dont la chair historique a séché sur les os !

« Non, jamais Velléda, la prêtresse des Gaules,
N'a dû voir ruisseler sur ses blanches épaules
Sa grande chevelure à flots plus abondants ; —
Et, sans trop me flatter, j'ai vraiment peine à croire
Que mon piano d'Érard ait un clavier d'ivoire
D'un ordre aussi parfait que mes trente-deux dents.

« Quand je songe au défunt... c'était un galant homme,
Un peu mûr, un peu chauve, érudit, mais en somme

Offrant à l'analyse un type assez banal ;
Un de ces beaux diseurs précieux et vulgaires
Ecoutant leur parole, et ne se doutant guères
Qu'ils n'ont jamais pensé plus haut que leur journal.

« Ma première jeunesse était mésalliée,
Et j'ai dû vivre ainsi qu'une fleur repliée... —
Je crois, en vérité, que, dix-neuf fois sur vingt,
Faire choix d'un mari dans un siècle de prose,
C'est vouloir essayer d'un piètre virtuose
Dont le doigt lourd profane un instrument divin.

« Aussi facilement qu'un chapitre d'histoire,
Son image aux deux tiers s'en va de ma mémoire :
C'est une vague estompe, un pastel affaibli ;
Et je retrouve à peine au fond de ma pensée
Un relief indécis de médaille effacée,
Un profil incertain qui se perd dans l'oubli.

« Sa demeure dernière est au Père-Lachaise,
Sous le sable peigné d'un parterre à l'anglaise.
J'y fais planter des fleurs des pays inconnus.
L'hiver comme l'été son boulingrin verdoie.
Le sophora pleureur du Japon s'y déploie...
Enfin, c'est un des morts les mieux entretenus.

II.

« Du vêtement lugubre où j'étais enfermée,
Par un rayon d'avril, je sors toute charmée :
Je romps ma chrysalide aux souffles du printemps.
J'ai le sang plus léger que du sang d'hirondelle.
J'aimerais à pouvoir m'envoler d'un coup d'aile
Dans l'éther bleu... Mon âme a la couleur du temps.

« Mes robes de satin, de soie et de barège
Ont l'aspect de brouillards, de tourbillons de neige ;
Le tissu, merveilleux de richesse et d'ampleur,
Les tulles bouillonnes et les flots de malines
Donnent un vrai lyrisme aux grâces féminines :
La femme est à la fois papillon, femme et fleur.

« Mon corsage est une œuvre exquise d'élégance. —
Des jupes à longs plis j'aime l'extravagance.
(La traîne exigerait peut-être un négrillon.)

Nos grands cerceaux nous font marcher comme des reines,
À pas lents et rhythmés. — Autrefois leurs marraines
N'habillèrent pas mieux Peau-d'Ane et Cendrillon.

« À dater d'aujourd'hui je recommence à vivre.
L'air pur, le grand soleil, les roses, tout m'enivre.
Le chant des rossignols monte an ciel réjoui.
Il est juste qu'enfin mon pauvre cœur renaisse ;
Il me faut, pour charmer ma seconde jeunesse,
Un amour de vingt ans tout frais épanoui.

« Je veux aimer. — J'ai soif des sources ignorées,
Et me souviens parfois des biches altérées
Soupirant, au désert de l'Ancien Testament,
Après le miroir bleu des limpides fontaines
Qui, sous les tamarins des oasis lointaines,
Entre les fleurs des eaux dorment si clairement ! »

Le chemin des pleurs

À Madame Cousinety.

Lorsque, portant sa croix, Jésus de Nazareth,
Traîné sur le Calvaire, en gravissait la côte,
Trébuchant dans sa robe écarlate, il pleurait
Sur la route pierreuse... Elle était rude et haute.

Cris de foule en délire et corbeaux croassant
Lui faisaient oublier sa couronne d'épines,
D'où jaillissaient, hélas ! de longs filets de sang,
Mêlant un sillon rouge à ses larmes divines.

Et de pleurs et de sang Jésus-Christ aveuglé
Tombait... lorsque, d'après une antique légende,
Une femme arracha son fin voile épingle,
Un voile de lin pur embaumé de lavande.

Elle essuya les pleurs et le sang du martyr.
Sa douloreuse image au voile resta peinte.
La foule, sur deux rangs muets, laissa partir
La femme dont l'amour garda l'image sainte.

Et dès le second jour, sur le chemin des pleurs,
Apparut au soleil levant, dit la chronique,
Jusqu'en haut du Calvaire un long ruban de fleurs
D'un vit azur, sacrant le nom de Véronique.

Le retour

À Leconte de Lisle.

I.

Quand on vieillit, on aime à lire l'Odyssée,
Comme on aimait, enfant, Robinson Crusoé,
Le berceau de Moïse et l'arche de Noé
Achevant sur les monts sa haute traversée.

Et quand ces livres d'or à regret sont fermés,
On revoit en esprit de fabuleux parages,
De fraîches oasis aux verdoyants mirages,
Dont nos clairs souvenirs restent longtemps charmés.

En parcourant les mers sur un navire antique,
L'illustre voyageur du monde oriental,
Par les flots emporté loin du pays natal,
Chaque soir, voyait fuir son île fantastique...

Ithaque... Il en était parti depuis vingt ans,
Et baissa le rivage en retrouvant la terre ;
Tous ses compagnons morts, il revint solitaire,
Vieux et la barbe inculte après un si long temps.

L'apercevant de loin, sa grande meute aboie
Sur le pauvre honteux en haillons, presque nu.
Un seul parmi les chiens au flair l'a reconnu
Et se traîne à ses pieds en expirant de joie.

L'homme est changé... Ce n'est qu'en voyant son genou
Marqué d'une profonde et blanche cicatrice,
Que, le cœur défaillant, son ancienne nourrice
De ses deux bras émus enveloppe son cou.

Mais c'est en vain qu'il a transpercé de ses flèches,
L'un sur l'autre abattus, tous les fiers prétendants
Qui dans ses gras troupeaux mordaient à belles dents,
Et qu'il est rouge encor de leurs blessures fraîches.

Avant de lui passer au doigt l'anneau royal,
La reine, qui douta trop longtemps de son maître,

Tombe dès qu'en lui seul elle a pu reconnaître
Le robuste ouvrier du grand lit nuptial.

II.

Je me souviens d'un vieux matelot saintongeais :
Né près de l'Océan, à Talmont-sur-Gironde.
Son rapide voilier courait autour du monde,
À l'époque où moi-même autrefois voyageais.

En pleine mer du Sud, de longs groupes d'ilettes
Émergent au hasard sur des bancs de corail
Qui fourmillent d'écueils, où bricks et goélettes
Sur des rocs à fleur d'eau brisent leur gouvernail.

Ce fut là qu'en débris disparut son navire,
Dans la chaude contrée où les paradisiers
S'enivrent en mangeant la noix des muscadiers,
Où les cygnes sont noirs, où règne l'oiseau-lyre.

Un seul des naufragés fut sauf... le matelot,
Intrépide nageur qui put gagner la terre,
Et des jours et des mois resta sur un îlot,
De ses grands bois déserts ermite involontaire.

Il devint prisonnier de pirates malais,
Puis au banc des rameurs sur des jonques chinoises.
Quand il put échapper aux peuplades sournoises,
En rade appareillait un trois-mâts bordelais.

Mais l'homme avait perdu treize ou quatorze années
De son bel âge mûr et dans un rude exil
Sous de lointains soleils tristement égrenées ;
Au cher pays natal il revint en droit fil.

III.

Il rentra dans le bourg après la nuit tombée.
Déserte était la rue... on ne l'attendait pas.
Dans une maison basse, une claire flambée
Rougissait la fenêtre... Il marchait à grands pas.

De la porte entr'ouverte, il vit sa cheminée
Et reconnut la haute armoire de noyer
Par un feu de sarment très vif illuminée...

Une femme était là, travaillant au foyer ;

Malgré l'heure tardive encor bien éveillée,
Et la quenouille en main filant comme autrefois,
Seule, toute songeuse et de noir habillée...
Il eût voulu parler, mais il resta sans vois.

La pauvre et sainte femme à chevelure grise
Ne comptait plus le voir... elle avait pris son deuil.
Sur sa chaise de paille elle rêvait assise...
Lui s'arrêta d'abord haletant sur le seuil,

Puis vint à deux genoux s'incliner devant elle,
Rivant ses yeux noyés de larmes sur les siens
Dans un profond regard d'espérance immortelle,
En lui disant tout bas : « Oui, c'est moi qui reviens. »

Les charmeuses

À Jules Claretie.

LES NAGEURS.

Ô filles de la mer, loin des bords égarées,
Quand les flots s'empourpраient aux lueurs du couchant,
Nous avons entendu votre merveilleux chant
Épanouir en chœur ses voix énamourées.

Mais nous sommes en vain de robustes nageurs ;
Nous fatiguons nos bras sans pouvoir vous atteindre,
Et voici bientôt l'heure où le jour va s'éteindre :
Là-bas l'horizon perd lentement ses rougeurs.

Obstinés à vous suivre, oublieux de la terre,
Nous avons aperçu le dernier goëland
Inquiet du rivage, à grande aile volant,
Qui cherchait son chemin dans le ciel solitaire.

Quel est donc le secret de vos enchantements,
Ô filles de la mer, ardemment désirées ?
Nous vous avons tendu nos mains désespérées :
Vous échappez toujours à nos embrassements !

Notre vigueur s'épuise, et les vagues sont fortes
Quand la nuit descendra sur les flots assombris,
Nous irons au hasard, comme de vains débris,
Roulés dans les courants avec les algues mortes.

Sous le charme fatal de vos regards moqueurs,
Avant qu'un froid écueil brise nos folles têtes,
Daignerez-vous au moins nous dire qui vous êtes,
Les mourants voudraient voir la place de vos cœurs ?

LES CHARMEUSES.

Oui, jeunes amoureux, vous saurez qui nous sommes :
Sous notre beau sein nu, notre cœur est absent ;
Vous n'y trouveriez pas une goutte de sang.
Autrefois nous avons vécu parmi les hommes.

Nous fûmes autrefois des martyres d'amour.
On a dû vous parler de ces vierges trompées,
Nombreuses légions de l'abîme échappées,
Sur mer apparaissant vers le déclin du jour ?

Pour avoir bu le fond de la souffrance humaine,
Nous voyons aujourd'hui froidement les douleurs ;
Nous avons tant pleuré que nous rions des pleurs
Des pauvres soupirants que le flot nous amène.

Nous respirons la fleur de vos amours naissants,
Lorsque par un temps clair nous chantons à voix pures.
En traînant sur les eaux nos grandes chevelures
Où se prennent les cœurs des beaux adolescents

Vous descendrez tout droit aux grottes sous-marines,
Morts dans votre jeunesse et dans votre beauté ;
Et nous vous coucherons dans un lit incrusté
De nacre, de corail, d'ambre et de perles fines.

Les riches mousses d'or serviront d'oreiller ;
De larges fucus verts brodés de coquillages
Vous feront des rideaux à merveilleux rameaux,
Et loin des bruits d'en haut vous pourrez sommeiller.

Là ne descend jamais la houle des orages ;
Le jour tombe assoupi dans l'abîme dormant
Où l'Océan profond, calme éternellement,
Est pur comme le ciel au delà des nuages.

Les gardiens du feu

À Saint-René Taillandier.

I.

En décembre les jours sont de courte durée,
Notre zone brumeuse est à peine éclairée :
À la pointe du Raz, dès quatre heures du soir,
Le soleil tombe en mer, la nuit jette son voile ;
Et jusqu'au lendemain pas un rayon d'étoile.
Sur la côte où le flot se brise, tout est noir.

De la pointe du Raz aux bancs de la Gironde,
Écumeur éternel, partout l'Océan gronde,
Sur des milliers d'écueils multipliant son bruit
(Autant d'écueils, autant de souvenirs funèbres),
Cette voix de la mer, parlant seule aux ténèbres,
Est sinistre durant quatorze heures de nuit.

Et surtout quand on pense aux nombreux équipages
Qui, par les soirs d'hiver, poussés dans nos parages,
Reviennent fatigués d'un voyage au long cours.
Ils ont vu le cap Horn ou les mers boréales ;
Mais les cœurs sont restés sur les grèves natales,
Comptant les jours des mois et les heures des jours.

Du golfe de Biscaye aux passes de la Manche,
Le grand Océan sombre est dans sa fureur blanche ;
Il ne reconnaît pas les navires errants.
Ceux que nous attendons nous arrivent peut-être,
Et pas un astre au ciel ne daigne reparaître :
Tout le ciel est peuplé d'astres indifférents.

Mais de riches lueurs, vertes, rouges et bleues,
Apparaissent en mer, jusqu'à neuf et dix lieues,
Au marin dans la houle et dans la nuit perdu.
D'où vient-elle si tard, cette clarté bénie ?
Est-ce un regard puissant de quelque bon génie ?
Non. — Du bord de l'abîme un homme a répondu.

Quand le ciel éteindra ses étoiles avares,
Pour éclairer l'espoir l'homme a planté des phares

Sur les rocs, les écueils, la pointe des îlots ;
Dès que meurt le soleil, la côte illuminée
Déploie avec lenteur une large traînée
De sa lumière ardente à l'horizon des flots.

Si le ciel est peuplé d'étoiles inutiles,
À Noirmoutiers, Pemmarsh ; à Barfleur, aux Sept-Iles ;
À l'avant de la terre, aux roches d'Ouessant ;
Aux dunes de Saintonge, aux deux caps de la Hève,
Partout, à la même heure, une flamme se lève
Et jette dans la nuit un jour éblouissant.

II.

Pour les navigateurs qui s'approchent des côtes,
Un homme toujours sûr veille à ces flammes hautes,
Prisonnier volontaire enfermé dans les tours ;
Et le plus grand vaisseau vient du large sans craindre
Que la lampe du phare un instant laisse éteindre
Le rayon de salut qui doit briller toujours.

Ceux qui gardent le feu, les veilleurs invisibles,
Par les gros temps d'hiver ont des heures terribles :
Sur un roc, détaché du monde des vivants,
Où le nuage pleure, où le flot se lamente. —
Les phares sont debout au cœur de la tourmente,
Dans l'aveugle chaos des lames et des vents.

Il faut avoir le pied marin par intervalles :
Leurs tiges de granit, sous le fouet des rafales,
Oscillent brusquement comme de longs roseaux.
Il semble que parfois la tour déracinée,
Par la rage du vent tout d'un bloc entraînée,
Comme un arbre arraché disparaît dans les eaux.

Mais le phare est solide et tient bon. — L'homme veille !
Tous les bruits de la mer ont usé son oreille.
Il n'entend pas les cris d'oiseaux tourbillonnants,
Hors d'haleine, accourus dans un vol de tempête,
Affolés de lumière à se briser la tête
Aux grands vitrages clairs de ces feux rayonnants.

Comme il ne peut rien voir, il ne peut rien entendre ;
Mais l'oreille est au cœur. — Il croit, à s'y méprendre,
Reconnaître des voix dans le flot déferlant...

Un adieu qui s'éloigne, un long sanglot qui passe...
Il écoute... Quelqu'un heurte la porte basse,
Comme un ami perdu qui frappe en le hélant.

L'étrange illusion du veilleur est si forte
Qu'il bondit pour descendre à sa petite porte,
Dans le débordement des eaux, prêt à l'ouvrir.
Il touche au verrou froid ; — il s'apaise, il remonte,
Songeant qu'à l'horizon plus d'un navire compte
Sur la clarté d'en haut qui ne doit pas mourir.

Elle étouffe son cœur, la pauvre sentinelle,
Dans cette longue nuit qui lui semble éternelle !
Une bande grisâtre annonce enfin le jour.
Le ciel blanchit au large. — On voit clair. — La marée,
Comme un mince fil bleu, s'est au loin retirée ;
Et l'homme, respirant, s'échappe de sa tour.

III.

J'aime à penser à vous, lampes si bien gardées,
Comme au symbole pur des plus saintes idées
Que Dieu jette au foyer d'un cœur simple et fervent.
Si la Foi n'est qu'un mot, et l'Espérance un doute ;
Si, par la nuit, un peuple est surpris dans sa route,
Quelques hommes, pour tous, gardent le feu vivant.

On ne sait pas le nom de ces êtres paisibles ;
Dans le grand bruit du siècle ils passent invisibles,
Des plus riches clartés humbles distributeurs.
Mais la postérité les compte et lesalue ;
Elle est juste et courtoise aux gens de race élue
Qui de la vérité se firent serviteurs.

L'étoile du berger

À Sainte-Beuve.

LE BERGER.

Étoile du berger, si tu voulais m'entendre,
Toi qui brilles là-haut comme un pur diamant ;
Où mon œil n'atteint pas, ton regard peut descendre.
Par cette belle nuit tu verras clairement...

L'ÉTOILE.

Je vois plusieurs pays... Lequel regarterai-je ?

LE BERGER.

Le pays au delà des étangs.

L'ÉTOILE.

J'aperçois
Un chemin déroule comme un ruban de neige.
Il sort d'une colline et se perd dans les bois...

LE BERGER.

Mais pour aller plus loin.

L'ÉTOILE.

Oui. Le voilà qui marche
En plaine, par les champs de trèfle voyageant.
Après un long détour il saute un pont d'une arche
Où dans les joncs miroite une source d'argent.
Là je dois m'arrêter : le chemin a deux branches.

LE BERGER.

Prends celle qui descend dans le creux d'un ravin.

L'ÉTOILE.

Sous de vieux châtaigniers j'y vois des maisons blanches
Qui grimpent au hasard... j'en compte quinze ou vingt.
Tout le village dort.

LE BERGER.

Va jusqu'à la dernière.
Dis-moi si les volets ne sont pas entr'ouverts ?

L'ÉTOILE.

Aux fenêtres d'en haut passe un fil de lumière.

LE BERGER.

Et ton regard discret que voit-il à travers ?

L'ÉTOILE.

Une fille aux bras nus, songeuse, ouvre l'oreille
(Les cheveux dénoués, oubliant son miroir)
Au couplet printanier du rossignol qui veille,
Lui chantant le secret de son cœur sans la voir.

Avril épanouit tout son luxe autour d'elle,
Mariant, pour lui plaire, et couleur et parfum,
Fleurs des bois, fleurs des prés, fleurs des eaux... Mais la belle
Pour qui sont les bouquets n'en regarde pas un.

Je devine pourquoi. La fleur qu'elle respire
Est dans sa gorge brune et tout près de son cœur.
L'amoureuse lui donne un baiser.

LE BERGER.

Peux-tu dire
Le nom de la fleurette ?

L'ÉTOILE.

Un muguet.

LE BERGER.

C'est ma fleur !

Lilia

À Théodore de Banville.

Le char s'en va, conduit par quatre chevaux blancs,
Sans taches, deux de front, tous quatre ressemblants.

L'hiver a déroulé son grand tapis de neige,
Où des vierges sans bruit chemine le cortège,

En fourrure d'hermine, en robes de satin,
Les pleurs glacés dans l'œil par le froid du matin.

Le ciel est gris de perle et très-calme : — les cierges
Brûlent d'un feu tranquille aux mains pures des vierges.

Les vieux genévriers, pour ce deuil virginal,
Portent rameaux de givre et feuilles de cristal.

Torrents vitrifiés et cascades gelées
Dorment en flots de marbre au versant des vallées.

D'un grand bloc de glaciers le soleil émergeant
Monte au ciel sans rayons comme un astre d'argent.

Plus haut que le soleil, en ordre sur deux lignes,
Émigrant vers le Nord, passe un long vol de cygnes.

Marine

À L. G. de Bellée.

Au fond d'un lointain souvenir,
Je revois, comme dans un rêve,
Entre deux rocs, sur une grève,
Une langue de mer bleuir.

Ce pauvre coin de paysage
Vu de très loin apparaît mieux,
Et je n'ai qu'à fermer les yeux
Pour éclairer la chère image.

Dans mon cœur les rochers sont peints
Tout verdis de criste marine,
Et je m'imprègne de résine
Sous le vent musical des pins.

L'œillet sauvage, fleur du sable,
Exhale son parfum poivré,
Et je me sens comme enivré
D'une ivresse indéfinissable.

De longs groupes de saules verts,
À l'éveil des brises salées,
Mêlent aux dunes éboulées
Leurs feuillages, blancs à l'envers.

Je revois comme dans un rêve,
Au fond d'un lointain souvenir,
Une langue de mer bleuir
Entre deux rocs, sur une grève.

Matin d'hiver

À Mademoiselle Marguerite Coutanseau.

La neige tombe en paix sur Paris qui sommeille,
De sa robe d'hiver à minuit s'affublant.
Quand la ville surprise au grand jour se réveille,
Fins clochers, dômes ronds, palais vieux, tout est blanc.

Moins rudes sont les froids, et la Seine charrie :
D'énormes blocs de glace aux longs reflets vitreux
Éclaboussent d'argent l'arche du pont Marie,
Poursuivent leur voyage et se choquent entre eux.

Les cloches qui tintaitent à si grandes volées,
Pour fêter dignement les jours carillonnés,
N'ont plus qu'un timbre mat et des notes voilées,
Comme si leurs battants étaient capitonnés.

Les barques des chalands au long des quais rangées,
De leur unique voile ont fermé l'éventail,
Et toutes dans la glace, en bon ordre figées,
Sont prises dans leur coque et jusqu'au gouvernail.

Enrobant le Soleil sous deux ailes de flamme,
Un goéland du Havre ou de Pont-Audemer
Vient comme un Saint-Esprit planer sur Notre-Dame :
On reconnaît de loin le grand oiseau de mer.

Ce fut par de joyeux et clairs matins de neige,
Où l'aurore allumait ses premiers feux pourprés,
Qu'autrefois les Normands, blonds fils de la Norvège,
Dressaient la haute échelle à Saint-Germain-des-Prés.

Matin d'octobre

À Jules Breton.

Le soleil s'est levé rouge comme une sorbe
Sur un étang des bois : — il arrondit son orbe
Dans le ciel embrumé, comme un astre qui dort ;
Mais le voilà qui monte en éclairant la brume,
Et le premier rayon qui brusquement s'allume
À toute la forêt donne des feuilles d'or.

Et sur les verts tapis de la grande clairière,
Ferme dans ses sabots, marche en pleine lumière
Une petite fille (elle a sept ou huit ans).
Avec un brin d'osier menant sa vache rousse,
Elle connaît déjà l'herbe fine qui pousse
Vive et drue, à l'automne, au bord frais des étangs.

Oubliant de brouter, parfois la grosse bête,
L'herbe aux dents, réfléchit et détourne la tête,
Et ses grands yeux naïfs, rayonnants de bonté,
Ont comme des lueurs d'intelligence humaine :
Elle aime à regarder cette enfant qui la mène,
Belle petite brune ignorant sa beauté.

Et, rencontrant la vache et la petite fille,
Un rouge-gorge en fête à plein cœur s'égosille ;
Et ce doux rossignol de l'arrière-saison,
Ebloui des effets sans connaître les causes,
Est tout surpris de voir aux églantiers des roses
Pour la seconde fois donnant leur floraison.

Nocturne

À Madame Fernand Barthe.

LA CÉTOINE-EMERAUDE.

Quand la lune apparaît, silencieuse amie,
Dans le cœur embaumé d'une rose endormie
Je me blottis sans crainte et jusqu'au lendemain.

LE CRIOCÈRE.

Moi, c'est dans un grand lys à corolle d'ivoire
Que, le soir, je commence à perdre la mémoire
En repliant mes deux élytres de carmin.

Et toi, la coccinelle, où se trouve ton gîte ?

LA COCCINELLE.

Je tiens si peu de place !... une feuille m'abrite.
Sous ma chape à sept points, je m'endors n'importe où.

LE POÈTE.

Petits joyaux d'amour, que le ciel vous préserve
D'un sournois emplumé, vieil oiseau de Minerve,
Qui voit clair dans la nuit en sortant de son trou.

Nuit tombante

À Jules de Blanzay.

Dans les eaux sans reflet d'une boueuse mare,
Le froid soleil d'hiver, brusquement descendu,
Comme un astre honteux de sa lumière avare.
Sous un tas de roseaux frissonsants s'est perdu.

Je reconnaiss'encor, dans une vapeur grise,
Un rang de peupliers qui se profile en noir.
Tantôt droit, et tantôt souffleté par la bise ;
Mais à mes pieds la route est impossible à voir.

Pas un son d'Angélus dans la campagne nue,
Et pas un maigre feu de pâtre s'allumant. —
Je traverse en aveugle une lande inconnue,
Dans un pays désert. — Pas un seul aboiemment.

Mais là-haut, dans le ciel, une étrange voix parle,
Et semble articuler des mots incohérents,
Monologue inquiet d'un cygne ou d'un grand harle
Qui cherche dans la nuit ses compagnons errants.

Cette grave clamour descend au marécage
Dont le voyageur las a flairé les roseaux. —
Plus rien n'émeut le froid et sombre paysage : —
Nuit partout, dans le ciel, sur la terre et les eaux.

Paix aux morts

Vous qui dormiez en paix dans le sein de la terre,
Au vaste champ des morts, heureux d'être oubliés,
On fouille vos cercueils dans leur profond mystère :
Les secrets de vos coeurs vont être publiés.

Aux siècles finissants grouille une race impie
D'ignorants vaniteux, de plats écrivailleurs
Dont le cerveau débile est à court de copie
Et formant un concert de funèbres railleur.

Il ne leur suffit pas, même à bris de clôtures,
En pénétrant chez eux, d'insulter aux vivants ;
Ils opèrent de nuit le viol des sépultures,
Pour en jeter la cendre éparse à tous les vents.

Un commerce honteux, c'est de battre monnaie
En remuant au jour de poudreux ossements,
Pauvres débris humains qu'on traîne sur la claire,
Suivis par de hideux et froids ricanements.

Laissons les morts en paix dans la terre profonde :
Ils ont eu comme nous de bons et mauvais jours ;
Et ne réveillons pas tous les échos du monde
Au navrant souvenir de leurs tristes amours.

Pastorale

À Henri Boutet.

Deux grands bœufs vendéens à robe jaune pâle,
Traînant un lourd charroi d'arbres mal équarris,
Que mène un fier garçon tout bronzé par le haie
Et les soleils marins, sont entrés dans Paris.

Ces deux bons ruminants, si loin de leurs charrues,
Venus de Sainte-Hermine et La Roche-sur-Yon,
S'en vont d'un pas égal au travers de nos rues,
Et marchent aussi droit qu'en traçant leur sillon.

Curieux de les voir, les passants font la haie
Et, comme émerveillés, se pressent autour d'eux,
Aussi lents qu'au labour dans leur châtaigneraie,
Et sous le joug de hêtre impassibles tous deux.

En traversant au pas notre ville embrumée,
Ces rudes compagnons attachés au devoir,
Dans l'éternel enfer de bruit et de fumée,
Poursuivent leur chemin sans rien apercevoir.

Les voyageurs comme eux deviennent assez rares,
Aux routes de Poitiers, de Tours et d'Orléans,
Venant à pied fourchu sans entrer dans les gares,
Comme aux temps primitifs des vieux rois fainéants.

En les voyant passer, tout rêveur, je m'arrête
Et suis longtemps des yeux ces graves pèlerins,
Qui vont d'un bel accord sans détourner la tête,
Frères bien encornés, forts et souples des reins.

Et, rentré sous mon toit pour la nuit, dans un songe,
Je les revois tous deux encor longtemps après ;
Le mirage des bons ruminants se prolonge
Avec la vision de nos grandes forêts.

Je pense à Théocrite et reviens à Virgile,
Qui pour d'heureux bergers chantaient sous un ciel bleu :
J'y retrouve un lointain souvenir d'Evangile
En rêvant à la crèche où naquit l'Enfant-Dieu.

Paysage de nuit

À Jules Berge.

C'est un dimanche soir. — Un large clair de lune
Étale son argent sur la grève et la dune.

La mer baisse... On entend comme un orgue lointain
Dans la rumeur du flot qui jamais ne s'éteint.

Sous le rayonnement de cette nuit paisible
L'œil perçoit jusqu'aux bords de l'horizon visible :

Les vieux ormes tordus, les saules sur deux rangs,
Qui des ruisseaux marins contemplent les courants.

Ni barques, ni pêcheurs sur les eaux de la Manche,
Car tous les gens de mer honorent le dimanche.

Dans le marais voisin encor mal endormi,
Un ruminant couché rouvre l'œil à demi.

Il a cru voir le jour... La tête se relève,
Puis tombe... il se rendort en poursuivant son rêve.

Sur la grève apparaît nettement de profil
Un personnage errant... tout seul... Où donc va-t-il ?

On reconnaît de loin le brave petit homme
Qu'entre les vieux pêcheurs de la côte on renomme.

Où va-t-il à cette heure en vareuse et suroît,
Par le plus court chemin de la grève, tout droit ?

Sa femme au champ des morts tranquillement repose
À l'ombre de l'église... il s'y rend à nuit close,

Et c'est là qu'il s'arrête et vient s'agenouiller
En espérant bientôt près d'elle sommeiller.

Paysage normand

À Ernest Chesneau.

J'aime à suivre le bord des petites rivières
Qui cheminent sans bruit dans les bas-fonds herbeux.
À leur fil d'argent clair viennent boire les bœufs,
Et tournoyer le vol des jaunes lavandières.

J'en sais qui passent loin des grands fleuves bourbeux,
Diaphanes miroirs des plantes printanières,
Et les reines des prés s'y penchent les premières
En écoutant jaser cinq ou six flots verbeux.

Ma petite rivière à la mer pour voisine :
Plus d'un martin-pêcheur vêtu d'algue marine
Coupe, sans y songer, le vol du goëland ;

Et parfois, ébloui de l'immensité bleue,
L'oiseau dépayssé, d'un brusque tour de queue,
Vers les saules remonte et va tout droit filant.

Printemps

À Adolphe Magu.

Les amoureux ne vont pas loin :
On perd du temps aux longs voyages.
Les bords de l'Yvette ou du Loing
Pour eux ont de frais paysages.

Ils marchent à pas cadencés
Dont le cœur règle l'harmonie,
Et vont l'un à l'autre enlacés
En suivant leur route bénie.

Ils savent de petits sentiers
Où les fleurs de mai sont écloses ;
Quand ils passent, les églantiers,
S'effeuillant, font pleuvoir des roses.

Ormes, frênes et châtaigniers,
Taillis et grands fûts, tout verdoie,
Berçant les amours printaniers
Des nids où les cœurs sont en joie :

Ramiers au fond des bois perdus,
Bouvreuils des aubépines blanches,
Loriots jaunes suspendus
À la fourche des hautes branches.

Le trille ému, les sons flûtés,
Croisent les soupirs d'amoureuses :
Tous les arbres sont enchantés
Par les heureux et les heureuses.

Promenade

Lace tes brodequins, ma belle, et partons vite.
Noue en un seul bouquet tes cheveux châtain-clair.
Nous irons par les bois. — Le ciel bleu nous invite.
C'est déjà le printemps qu'on respire dans l'air.

Nous prendrons, si tu veux, ce petit chemin jaune
Qui, sous les bouleaux blancs, court dans le sable fin ;
Pour nos pieds d'amoureux sentier large d'une aune,
Maïs qu'on suit tout un jour sans en trouver la fin.

Nous irons nous asseoir au bord des sources fraîches
Où le chevreuil léger comme une ombre descend,
Où nous avons cueilli la plante aux vertes flèches. —
Dans le creux de ta main nous boirons en passant ;

Et nous écouterons sur les mares dormantes
Cet invisible écho, prompt à s'effaroucher,
Que tu croyais blotti parmi les fleurs des menthes,
Et qui ne dit plus rien dès qu'on veut l'approcher.

Notre cœur saluera ces vieux hêtres intimes
Sous lesquels, vers le soir, trop émus pour causer,
Pour la première fois tous deux nous répondîmes
Au chant du rossignol par un muet baiser.

Loin d'être indifférents au souvenir des autres,
Nous verrons si le temps n'aurait pas effacé
Du grand arbre les noms plus anciens que les noires,
Noms d'heureux qui s'aimaient dans le siècle passé.

Et nous bénirons Dieu, qui, nous ayant fait naître
Au nombre des élus, a choisi notre jour :
Si j'étais né plus tôt, sans pouvoir te connaître,
Il m'aurait fallu vivre et mourir sans amour.

Quand le ciel n'a pour nous que des rayons de fête,
Quand tous les arbres sont richement habillés,
S'il est de pauvres gens qui vont baissant la tête
Et dans l'or du soleil marchent déguenillés,

Toi qui dans les douleurs sais discrètement lire,

Et dont les belles mains prêchent la charité,
Tu répandras ta bourse avec un clair sourire : —
On nous pardonnera notre félicité.

Propos aériens

À madame Ernest Courbet.

LE PAPILLON.

Où t'endors-tu, le soir, pauvre petite abeille,
Butineuse des fleurs, qui t'en vas picorant
Dès la pointe du jour, quand l'aube se réveille,
Jusqu'au dernier rayon du soleil expirant ?

L'ABEILLE.

Sans trop hâter mon vol, c'est à moins d'un quart d'heure
Dans le creux d'un vieux chêne, à ma ruche des bois,
Juste au pied du grand arbre où, tous les ans, demeure
Un couple de ramiers dans son nid d'autrefois.

LE PAPILLON.

Pour tes gâteaux de miel rapidement tu voles...
Je te vois disparaître au bord des grands lys blancs,
Roulée à corps perdu dans le fond des corolles
Qui doivent t'enivrer de leurs parfums troublants ;

Mais j'admire toujours l'active travailleuse,
Dont le travail est pur, dont le travail est saint,
Faite pour accomplir sa tâche merveilleuse,
Dont s'honore à bon droit la reine de l'essaim.

L'ABEILLE.

Toi qui pars en zigzag comme un éclat de foudre,
Pourquoi donc ce caprice ?

LE PAPILLON.

Afin que dans son vol
Un bec d'oiseau jaseur ne puisse nous découdre.
Je ris d'un martinet passant au ras du sol.

Que faites- vous l'hiver ?

L'ABEILLE.

En grappes léthargiques,
Sans oreilles, sans yeux, sans entendre, sans voir,
Longuement nous rêvons de belles fleurs magiques
Dans la ruche bien close où dès lors tout est noir.

LE PAPILLON.

Nous, dans la saison froide et sombre de l'année,
Nous n'aimons pas à voir nos grands lys se flétrir ;
Notre vie est bien courte, hélas ! mais fortunée.
Quand sont mortes les fleurs, nous préférons mourir.

Retour

À Alex de Bertha.

L'absent qu'on n'osait plus attendre est revenu.
Sans bruit il a poussé la porte.
Son chien, aveugle et sourd, au flair l'a reconnu,
Et par la grande cour l'escorte.

L'enfant blond d'autrefois est un homme aujourd'hui.
Par delà l'Equateur sa trentaine est sonnée,
Et voilà bien dix ans qu'on n'a rien su de lui.
Par les soleils de mer sa peau rude est tannée.

Du vieux perron de pierre il monte l'escalier.
Les fleurs d'un chèvrefeuille antique
Versent, comme autrefois, leur baume hospitalier
Au seuil de la maison rustique.

Il hésite, il a peur, quand son pied touche au seuil.
C'est un pressentiment funèbre qui l'arrête :
Qui va-t-il retrouver ? les siens portant son deuil,
Ou des êtres nouveaux dont le cœur est en fête ?

On l'aperçoit d'abord : — « Quel est cet étranger
Qui chez les autres se hasarde
Sans éveiller la cloche, et semble interroger
Si gravement ceux qu'il regarde ? »

Servantes et valets ne le connaissent pas,
Mais la maîtresse, assise et près du feu courbée,
Se lève toute droite et lui tend ses deux bras.
En étouffant un cri de mère elle est tombée.

Rêve d'oiseau

À Mademoiselle Bertbe Wells.

Sous les fleurs d'églantier nouvellement écloses,
Près d'un nid embaumé dans le parfum des roses,

Quand la forêt dormait immobile et sans bruit,
Le rossignol avait chanté toute la nuit.

Quand les bois s'éclairaient au réveil de l'aurore,
Le fortuné chanteur vocalisait encore.

Sous les grands hêtres verts qui lui filtraient le jour,
La reine de son cœur veillait au nid d'amour.

Dans le berceau de mousse il revint d'un coup d'aile,
Impatient alors de se rapprocher d'elle.

Puis le maître divin dormit profondément...
Mais parfois il chantait dans son rêve en dormant.

« Les yeux fermés, il pense encore à moi, » dit-elle,
Heureuse d'être aimée, heureuse d'être belle.

Rosaire d'amour

J'aime tes belles mains longues et paresseuses,
Qui, pareilles au lis, n'ont jamais travaillé,
Mais savent le secret des musiques berceuses
Qui parlent à voix lente au cœur émerveillé. —
J'aime tes belles mains longues et paresseuses.

J'aime tes petits pieds vifs et spirituels,
Petits pieds éloquents de la cheville aux pointes,
Que les saints, oubliant leurs graves rituels,
Pliés sur deux genoux, baiseraient à mains jointes. —
J'aime tes petits pieds vifs et spirituels.

J'aime ta chevelure abondante et houleuse,
Flots noirs en harmonie avec ton cou bistré.
Je crois bien que jamais une main de fileuse
Ne tria d'écheveau si fin et si lustré. —
J'aime ta chevelure abondante et houleuse.

J'aime tes yeux vert d'eau, j'aime tes yeux songeurs.
Quand je regarde en eux, je pense aux mers profondes
Dont le mystère échappe aux plus hardis plongeurs ;
Je rêve d'un abîme où s'égarent les sondes. —
J'aime tes yeux vert d'eau, j'aime tes yeux songeurs.

J'aime ta bouche en fleur dont la corolle s'ouvre,
Pur carmin sur un fond de neige éblouissant.
C'est à prendre en pitié tous les trésors du Louvre.
J'aime ta bouche en fleur, fleur de chair, fleur de sang. —
J'aime ta bouche en fleur dont la corolle s'ouvre.

Vous, la belle de nuit et la belle de jour,
Me pardonnerez-vous cette ingrate analyse ?
Si j'ai mal égrené le rosaire d'amour,
C'est qu'un cher souvenir trop capiteux me grise. —
Grâce, belle de nuit ; grâce, belle de jour.

Sara la chanteuse

À Gustave Droz.

La petite Sara, la brune guitariste,
Qui se recueille au bruit de sa robe en marchant,
Possède une voix d'or dans un gosier d'artiste
Et m'accepte parfois comme écuyer tranchant.

Elle aime le rosbif dans les fleurs du vieux Sèvres,
Les verres de Bohême au timbre musical.
Comme un flot de rubis le vin plaît à ses lèvres
Dans les tulipes de cristal.

Le bourgogne, vermeil comme un reflet d'aurore,
Le médoc, empourpré comme un soleil couchant,
Lui font un cœur plus riche, un gosier plus sonore,
Et versent la couleur à son merveilleux chant.

Le caquet de la grive et la flûte des merles,
Le soupir de velours du ramier sous les bois,
Et le rire d'argent d'un ruisseau dans ses perles :
Notes éparses de sa voix.

Chanson du pays basque et romance espagnole,
Ou refrain du vieux temps qu'on chante sur l'Adour,
Et dont je n'ai jamais compris une parole,
Sont tout épanouis de jeunesse et d'amour.

Elle est née au soleil, près de Fontarabie,
Et de ses vrais aieux l'histoire est un roman
On y voit défiler des princes d'Arabie
Sous le calife Abd-er-Rahman.

Dans ses trésors de grâce une exquise merveille
Que ne soupçonne pas le rêve des sculpteurs,
C'est le divin contour de sa petite oreille,
Fleur transparente ouverte à tous les bruits chanteurs.

Sa vie est un voyage : on fait de longues marches
Dans la grande famille errante d'Israël.
On y garde l'esprit des anciens patriarches,
Ces éternels changeurs de ciel.

D'où venait-elle hier ? demain où sera-t-elle ?
Avec les rossignols des gais printemps enfuis,
Dieu sait où chantera l'heureuse tourterelle
Que je dois pour toujours oublier... si je puis !

Sommaire

Sommaire	p. 2
L'auteur	p. 3
À Auguste Pointelin	p. 4
Amours d'oiseaux	p. 5
Après	p. 8
Aquarelle d'éventail	p. 9
À Saint-Georges-sur-Mer	p. 10
À Sully Prudhomme	p. 11
Au bord de la forêt	p. 13
À un chanteur italien	p. 15
À une chanteuse des rues	p. 16
Aux Champs Élyséens	p. 17
À Victor Hugo	p. 20
Berceuse	p. 21
Baigneuse	p. 22
Causerie d'atelier	p. 23
Chanson	p. 25
Chanson marine	p. 26
Cœur de soldat	p. 27
Côtes de Saintonge	p. 30
Crépuscule d'hiver	p. 31
Dormeuse	p. 32
Échos forestiers	p. 34
Fin d'avril	p. 35
Fleurs d'avril	p. 36
Fleur solitaire	p. 37
Grandes eaux	p. 38
Jours futurs	p. 40
La bataille	p. 43
La cigale et la fourmi	p. 46
L'avenir	p. 47
La veuve	p. 50
Le chemin des pleurs	p. 53
Le retour	p. 54
Les charmeuses	p. 57
Les gardiens du feu	p. 59
L'étoile du berger	p. 62
Lilia	p. 65

Marine	p. 66
Matin d'hiver	p. 67
Matin d'octobre	p. 68
Nocturne	p. 69
Nuit tombante	p. 70
Paix aux morts	p. 71
Pastorale	p. 72
Paysage de nuit	p. 74
Paysage normand	p. 75
Printemps	p. 76
Promenade	p. 77
Propos aériens	p. 80
Retour	p. 82
Rêve d'oiseau	p. 83
Rosaire d'amour	p. 84
Sara la chanteuse	p. 85